Yasmina Khadra

MON HISTOIRE AVEC LA LANGUE FRANÇAISE

Mon père n'aura levé que deux fois la main sur moi, la prunelle de ses yeux. La première, en 1962, à Casablanca. J'avais sept ans. Un matin, sur un coup de tête, j'avais décidé d'aller voir l'océan de plus près. Seul. Sans rien dire à personne. Mon père m'avait cherché partout, ameutant le quartier, la ville, le monde entier. Ne me trouvant ni au commissariat ni à l'hôpital, il était persuadé que j'avais été enlevé. En me voyant rentrer à la tombée de la nuit, il n'a pas pu s'empêcher de me gifler. La seconde, à Oran. J'avais neuf ans. Mon père m'avait acheté une magnifique voiture électrique que je n'avais pas hésité à échanger contre un livre illustré à couverture cartonnée. « Cette voiture m'a coûté un bras », avait hurlé mon père, dépité, en me tirant l'oreille à la décoller. Il n'arrivait pas à croire que je puisse préférer un vieux grimoire moisi à un jouet flambant neuf qui aurait assagi n'importe quel galopin.

En vérité, depuis quelque temps, mon père se posait un tas de questions dérangeantes à mon sujet : son fils adoré ne faisait rien comme les autres enfants, ne savait ni s'amuser ni se faire des amis et avait constamment la tête ailleurs ou bien dans une bande dessinée. Le monde « vrai » semblait ne pas le concerner. Mon père se trompait. Aucun détail de la vie alentour ne m'échappait. J'observais en silence ce qu'il se passait autour de moi, sans intervenir. J'étais un solitaire, un peu rêveur, souvent perdu dans ses pensées. En été, tandis que les garçons de mon âge roulaient des mécaniques sur la plage, je restais à la maison à taper sur une vieille machine à écrire achetée quatre sous au marché aux puces – au grand dam de mon père qui ne pouvait se résoudre à l'idée qu'un texte puisse me détourner des sirènes en bikini se dorant au soleil sur la dune.

Plus je grandissais, moins il misait gros sur ma carrière d'officier en devenir. À ses yeux, je n'étais qu'un illuminé en train de s'esquinter les

doigts sur le clavier d'une ferraille caquetante, aussi peu attentif aux promesses d'une belle carrière militaire qu'un bras cassé. « Le monde est dans la rue, pas dans ton fichu crâne, m'apostrophait-il. Réveille-toi, rejoins la foule, sors de tes satanés bouquins et cours à l'air libre. » Pourtant, j'avais essayé de m'amuser avec les miens, de jouer au foot sur les terrains vagues, et rien de ce qui enthousiasmait mes frères et mes cousins ne me rendait plus heureux qu'une bande dessinée. Je me rendais compte que je ne pouvais courir à l'air libre que dans un livre. Le livre était la porte dérobée qui me mettait à l'abri de mes petites infortunes, ma caverne d'Ali Baba où j'engrangeais mes trésors secrets, mon royaume où j'étais prince et baladin, mendiant et bon samaritain, cracheur de feu et brigand de grand chemin… Je n'avais besoin ni de la foule ni de ses clameurs. Il me suffisait d'ouvrir un livre pour percevoir le fracas des vagues sur les rochers, le crissement du sable sous les pas des baigneuses et l'appel tranquille du lointain. J'étais dans mon monde à moi, ermite sur mon nuage, si près des étoiles que je n'avais qu'à tendre la main pour en cueillir par paniers entiers.

Je savais, depuis ma plus tendre enfance, que j'étais venu au monde pour être un trappeur des mots, un artisan du Verbe. Comment en douter une seule seconde ? J'étais en transe chaque fois qu'un troubadour déclamait sa poésie au souk. Je pouvais rester des heures durant planté devant sa tribune de fortune, pareil à un lièvre ébloui par les phares d'une voiture au beau milieu de la nuit. Personne ne me paraissait plus grand que ce personnage tonitruant tenant en haleine son auditoire. Je ne me rendais au souk que pour l'entrevoir, tel un signe du ciel, m'abreuver aux sources de ses lèvres et accorder mon pouls à la cadence de ses rimes. Dieu, que j'aimais entendre rimer ses envolées. Il m'importait peu que ses propos aient du sens ou pas ; ces paroles-là, dont la rime cadençait les battements de mon cœur, résonnaient en moi comme un hymne. À cet âge sans repères probants, face à ce diseur chantant, plus que tout au monde, j'avais rêvé d'être un troubadour. Je me voyais debout sur un cageot en guise de socle, le geste tranchant et le regard chauffé à blanc, répandant mes mots magiques dans les âmes et dans les esprits. Et là, dans ce souk en effervescence, face à ce charmeur d'auditoire que ni le braiment des ânes ni les cris des marchands de soupe ne perturbaient, je fermais les yeux sur une prière et suppliais le Seigneur de me consacrer exclusivement à la musicalité des mots.

*

Lorsqu'en septembre 1964 mon père m'avait arraché à ma mère pour me livrer en vrac à l'École nationale des cadets de la révolution[1], j'avais compris qu'une nouvelle page s'était chargée de dévier le cours de ma destinée, que l'enfant de la veille relevait désormais d'une vieille histoire, que mes troubadours venaient d'être muselés et mis en quarantaine. Et pourtant, dans cette caserne aux murailles frustrantes, parmi la mine décatie des orphelins de la guerre et la godasse cuisante des caporaux, tandis que je me croyais dépossédé de l'intégralité de mes rêves, une petite bibliothèque, tapie dans un recoin de la forteresse médiévale, allait me restituer ce que le sort m'avait confisqué.

Tous les jours, je m'y rendais chercher un livre que je dévorais en quelques heures – de très beaux livres illustrés qui me catapultaient à travers mille contrées, mille intrigues, mille récits captivants. Ma solitude de rêveur transi était peuplée de personnages formidables qui s'avéraient être de bien meilleurs compagnons que mes camarades de chambrée. Les caporaux pouvaient hurler à s'arracher la glotte, aucun de leurs jurons ne parvenait à chahuter le doux murmure des livres. Je n'avais qu'à parcourir une page prise au hasard pour traverser les murailles de la caserne et *courir à l'air libre*, si loin que je me perdais de vue. La lecture tempérait les peines que l'on m'infligeait, pansait mes flétrissures, me restituait à moi-même dans un monde où je n'étais qu'un pion sur un échiquier, un vulgaire matricule sur un organigramme.

Pour échapper à la vie soldatesque, il me fallait lire jusqu'à en avoir le tournis. C'était ma désertion à moi, mon exil de proscrit consentant. Parce que je refusais de revenir sur terre marcher sur la braise et les ronces, à l'instant où je refermais un livre, je m'emparais d'un crayon et j'écrivais, à mon tour. Des fables. Des nouvelles, parfois. Exclusivement en arabe. Amoureux de la poésie abbasside, je me prenais pour l'Al-Mutanabbi des temps modernes – prétention à laquelle mes professeurs d'arabe ne croyaient pas un instant. Lorsque je leur proposais mes « *kassida*[2] », ils ne se contentaient pas de me reprocher les fautes de syntaxe, pis ils comparaient l'écrit d'un adolescent à peine pubère avec ce que le génie abbasside avait de plus prodigieux et m'humiliaient devant toute la classe en se gaussant de mes envolées. « *Le nectar de tes lèvres* ? Tu veux nous faire croire que tu as goûté au baiser d'une fille, toi, avec l'égout qui te tient de bouche ? » Les cancres s'en donnaient à cœur

1. École militaire créée en 1963 pour prendre en charge les orphelins de la guerre de libération nationale algérienne.
2. Poèmes.

joie, riaient à gorge déployée de mes hardiesses de style. J'étais anéanti, une bête fauve blessée qui ne savait où se terrer.

*

À l'époque, j'étais nul en français. La langue de Molière ne m'intéressait pas. Certes, je lisais énormément en français (les livres jeunesse en arabe étant rarissimes), mais je ne m'attardais pas dessus. Mon professeur de français, M. Yvon Davis, un géant au front volontaire et dégarni, ornait mes copies de notes affligeantes, cependant il trouvait que j'avais une imagination débordante, mais pas les accessoires qui allaient avec. « Trop de fautes, Monsieur Moulessehoul, et si peu de vocabulaire. Dommage, vraiment dommage. Si vous vous appliquiez un tout petit peu, vous feriez des petites merveilles. » Comment m'appelait-il déjà ? « Monsieur Moulessehoul » ! Moi, que l'on n'interpellait que par ses matricules – 129 à Tlemcen, 561 à Koléa. M. Yvon Davis me rappelait qui j'étais, que j'avais un nom à moi qui me singularisait. C'était essentiel de recouvrer son identité propre dans une école-caserne qui nous cataloguait à l'identique, ramenait l'ensemble des cadets à un terme générique, nous logeait tous, les bons et les moins bons, à la même enseigne.

Malgré les incontournables 6/20 qui sanctionnaient mes rédactions, contrairement à mon prof d'arabe, M. Davis m'encourageait à mieux structurer mon texte et à améliorer mon lexique afin que mes dissertations aient un ton. Ce professeur ne faisait que son travail ; pour moi, il me donnait de son temps, ce qui était la marque d'un grand respect dans un établissement où l'on me dressait comme une bête de cirque au lieu de m'élever. Pour être digne de l'intérêt qu'il m'accordait, je m'étais juré de ne pas le décevoir. Mes lectures en français ne se contentaient plus de vivre des histoires ; elles se penchaient sur la portée des mots, l'agencement des textes, la finesse des tournures de phrases. Je me passionnais pour le moindre des détails. D'abord, il y eut *L'Étranger*, d'Albert Camus. Ensuite, *Succession ouverte*, de Driss Chraïbi. S'ensuivirent d'autres ouvrages fabuleux. J'avais constamment deux livres sur moi, bien au chaud dans les grandes poches de mon treillis, et un dictionnaire à portée de main. Je voulais tout savoir de cette langue d'adoption, jusqu'à l'argot, jusqu'au verlan car je lisais tout ce que je croisais sur mon chemin, passant de Giono à Auguste Le Breton et de Joseph Kessel à San Antonio avec un bonheur sans cesse grandissant.

C'est ainsi que j'ai découvert l'autre visage de la langue française qui ressemblait à s'y méprendre à la bouille aux yeux tristes du cadet 129 tendant l'autre joue au destin qui le frappait ; le visage que j'espérais ardemment mettre par-dessus le masque déprimant que l'encasernement m'imposait ; le visage des idées, des aventures, des récits, des voyages initiatiques, des thérapies censées réguler les esprits insomniaques – bref, le visage du monde dont on m'avait dépossédé et que je réclamais à cor et à cri… Et quelle langue ! Le coup de foudre ! L'aurore boréale venait de s'installer à l'intérieur de mon crâne. Je venais d'accéder enfin à la voix de mes silences enfouis. Je ne voulais plus devenir poète en arabe, mais romancier en français, cette langue coloniale qui allait devenir ma terre promise, l'enclave annexée de mes conquêtes heureuses, mon Amérique à moi. Ce n'était plus la langue de Victor Hugo, ni celle de Lamartine, encore moins celle de Malek Haddad, mais la langue de mes revendications les plus intimes, de ma légitimité, la langue de mes fibres sensibles, de mon refus de n'être qu'une tête pour casque de combat ou un porte-barda insolé.

J'ai aimé profondément cette langue providentielle, persuadé que, si je parvenais à accéder à ses codes, j'érigerais de toutes les couleurs qu'on m'en faisait voir un million d'arcs-en-ciel… L'histoire-géo, les cours de physique-chimie, enfin toutes les autres matières me passaient par-dessus la tête. Mon professeur d'algèbre ne me notait plus. Écœuré par l'incongruité de mon raisonnement mathématique, il apposait sur ma copie, au stylo rouge, un énorme « IMBÉCILE » qui s'étalait d'un bout à l'autre de la feuille. Qu'importe, le succès de mes dissertations en français retentissait sous le préau, ricochait à travers les classes. Je me voyais déjà romancier. Lors d'un devoir surveillé de physique-chimie, au lieu de répondre aux questions, j'avais écrit *La Sorcière de Bir Saket*, qui constituera la première nouvelle de mon recueil *Houria*[3]. En l'apprenant, le directeur de l'école avait manqué de s'arracher les cheveux : « Dis-moi que ce n'est pas vrai. Tu as écrit une nouvelle en plein examen de physique-chimie ! Que dois-je comprendre ? Que tu n'as de respect pour personne, que tes profs comptent pour des prunes, que tu pisses sur l'Enseignement ? Tu es appelé à commander des hommes, pauvre abruti. Ce n'est pas avec ta littérature de cancre que tu vas te faire obéir. Ton phrasé ridicule n'a pas sa place dans le métier des armes. » Et moi, fier comme un coq, de rétorquer : « Je n'ai besoin ni de divisions blindées ni d'avions de chasse, Monsieur le directeur. Donnez-moi une

3. Alger, ENAL, 1984.

rame de papier et une machine à écrire, et je conquerrai le monde. » D'abord sidéré par mon culot, le directeur avait rejeté la tête en arrière dans un rire homérique avant d'abattre sa règle métallique sur mon crâne. Il m'infligera la raclée du siècle et me privera de six jours de vacances. Pendant que mes camarades retrouvaient leurs familles aux quatre coins du pays, j'étais consigné dans l'école déserte, tel un esprit frappeur, la tête pleine de colère que je traduisais en poèmes rageurs le soir, dans la chambrée encombrée d'absences.

*

Écrire était devenu l'arme de mes combats titanesques, le sceptre de mon intégrité, le manifeste de mes insubordinations. Mes poèmes me racontaient comme le seul héros digne de toutes les légendes, mes nouvelles se désaltéraient dans la froide sueur de mes frayeurs d'enfant à la merci des caporaux, mes rédactions se voulaient un pied de nez au règlement des armées. Sous mon casque de combat, à l'abri des censures et des interdits, une langue alliée fourbissait mon arsenal d'écrivain en herbe pour me venger d'une carrière qui était aux antipodes de ma vocation naturelle. Je vivais chaque tournure de phrase, chaque trouvaille comme une longueur d'avance sur ce que l'armée voulait faire de moi. Le petit prince aux pieds nus de Kenadsa, le mioche halluciné du désert brûlant supplantait ses déconvenues chaque fois que le professeur de français agitait fièrement ma copie devant mes camarades de classe autrefois si prompts à se gausser de la « mièvrerie » de mes fulgurances.

À quatorze ans, j'avais commis un poème – *La Vipère* – qui sera publié dans la revue de l'école. Quelques jours plus tard, j'ai reçu une lettre d'une lycéenne de Blida qui avait trouvé mon poème si touchant qu'elle en avait pleuré. C'était la première fois de ma vie qu'une personne anonyme attestait que j'existais autrement, que ma voix, que la Grande Muette rationnait, pouvait porter plus loin qu'un coup de fusil. Un dimanche matin, Amar, un dur à cuire de dix-sept ans, originaire de Batna, est venu me voir dans le dortoir, une lettre à la main. Sa fiancée menaçait de rompre avec lui. Amar était laminé de chagrin. « Réponds-lui, Moh, dis-lui que je l'aime et que je ne conçois pas la vie sans elle. » Je n'avais jamais vu Amar, le Chaoui intraitable, dans un état aussi alarmant. J'ai relu la lettre de la fiancée outragée et je lui ai répondu. Une semaine plus tard, Amar est revenu me louer comme un marabout. « Tu l'as ensorcelée, Moh. Elle dit qu'elle ne jurera plus que par moi. » J'ai eu droit à un gargantuesque sandwich aux merguez de Chez Sahnoun et à une

place-balcon au cinéma Splendide. La rumeur fit son chemin. Bientôt, d'autres cadets me sollicitèrent, les uns pour des lettres d'amour destinées à des égéries improbables, les autres pour des demandes de logement que leurs parents n'arrivaient pas à obtenir. Je devins l'écrivain public de mes camarades ensuite, dans cette école sans véritables attraits, une sorte de coqueluche. On me voyait partout, membre actif du ciné-club local, sur les planches du théâtre scolaire interprétant des pièces que j'écrivais moi-même et que je montais avec l'aide d'un célèbre dramaturge algérien s'acquittant de son service national. Je m'étais totalement déconnecté de tout ce qui ne relevait pas de l'écriture. J'étais dans une bulle grisante et je refusais d'en sortir. Ma carrière militaire m'apparaissait comme une illusion d'optique. Les étoiles, je les préférais dans le ciel plutôt que sur mes galons ; je les voyais beaucoup mieux là-haut que sur mes épaules. Je me mis à écrire, à écrire sur n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand, à écrire jusqu'à ne plus distinguer la réalité de la fiction. J'écrivais des nouvelles érotiques dont je proposais la lecture à deux dinars cash et sans remise, des enquêtes de détectives à la Paul-Jacques Bonzon, des bandes dessinées.

Puis il y eut ce jour où tout avait basculé. J'étais sous le préau en train de relire mon premier roman policier intitulé *Bahi à Bahia*, l'histoire d'un journaliste algérien parti au Brésil couvrir la mini-coupe du monde et qui se retrouve traqué par l'Escadron de la mort pour avoir été, par accident, témoin d'un rapt. « Montre-moi voir ce que tu gribouilles », m'avait surpris le sergent El-Gatt, qui ne savait ni lire ni écrire. Il m'avait arraché mon cahier et comme ça, sans raison aucune, simplement parce qu'il était mon chef de section, l'avait déchiré en mille morceaux. Il m'aurait déchiqueté le cœur et jeté corps et âme dans un broyeur que cela ne m'aurait pas autant détruit. Pour la première fois de ma vie, après tant de stoïcisme et de soumission, j'avais sauté au cou du sergent dans l'intention manifeste de le dévorer tout cru. À partir de ce jour, j'étais devenu incontrôlable, collectionnant à tour de bras les arrêts de rigueur, les privations de sortie et les boules à zéro. La hiérarchie me rangea parmi les têtes brûlées et les agitateurs potentiels. Jamais mon statut d'« écrivain » n'aura été aussi indissociable des tendances subversives. Qu'une grève, une mutinerie ou un soupçon de remous s'opérât quelque part entre le réfectoire et le dortoir, le responsable était immédiatement désigné : « Ça ne peut être que ce scribouillard de pacotille », en décidait le commandement de l'école. Pourtant, à aucun moment, je n'ai été mêlé de près ou de loin à ces troubles. Je me tenais constamment à l'écart des tapages pour me consacrer à l'écriture. Mais,

dans une institution jalousement ancrée dans ses impératifs, un écrivain est une anomalie, une fausse note dans la fanfare.

*

Je passerai trente-six ans de ma vie à intriguer mes supérieurs, complexant les uns et irritant les autres au point d'être ajourné lors des promotions, malgré ma médaille du Mérite des armées, et muté là où les corbeaux se suicidaient à force de tourner en rond dans un ciel désespérément vide de sens et de songes. Plus tard, beaucoup plus tard, en quittant les rangs pour rejoindre ce que je croyais être mon monde naturel – le monde des écrivains –, je subirai les mêmes méfiances, les mêmes soupçons et la même stigmatisation. Dans l'armée, j'étais l'écrivain, donc un paria. Parmi les écrivains, je suis l'ancien militaire, donc un suspect. Pour les Arabes, je suis un renégat puisque j'écris en français. Pour les institutions littéraires françaises, en dépit de mon audience internationale, je demeure un mystère, et donc un risque à ne pas prendre. Comment en arrive-t-on là ? Quelle importance ? Dans un monde où l'on conteste l'évidence, où le renvoi d'ascenseur supplante les marches du mérite, on ne peut pas chercher des réponses à des questions qui n'en exigent pas sans se faire violence. La sagesse voudrait que l'on passe son chemin là où il n'y a rien à sauver. Si l'accusé est innocent jusqu'à preuve de sa culpabilité, le suspect, lui, n'a droit à aucun égard. D'un côté comme de l'autre, je connaîtrai l'exclusion, les *a priori* réducteurs, les calomnies les plus farfelues, et j'apprendrai à mes dépens, pour avoir longtemps idéalisé les Belles Lettres, qu'il arrive, par moments, aux gens « éclairés » de s'enténébrer à coups de clichés et de raccourcis et de n'en avoir cure, qu'être écrivain ne veut pas dire grand-chose puisque c'est *écrire*, et non pas le *rire*, qui est le propre de l'Homme, et que la littérature est une tout autre histoire lorsqu'elle est conscience, générosité et magie, lorsqu'elle insuffle une âme au Verbe, lorsqu'elle nous aide à grandir, à guérir de nous-mêmes, à changer, parfois, le cours d'une vie – raison pour laquelle je continue mon petit bonhomme de chemin en solitaire avec, en guise de bâton de pèlerin, une plume qui essaye de révéler ce que les âmes veulent apprendre et d'assainir ainsi les mentalités afin que les ponts entre les peuples ne s'effondrent pas.

Je marcherai dans les pas du temps avec la naïveté qui m'avait permis de m'accrocher à mes rêves dans un collège militaire qui ne rêvait pas, et qui me fait croire, aujourd'hui encore, que, quelque part en ce bas monde, il existe des milliers de personnes qui me ressemblent et pour

lesquelles j'écris. Comme hier, à l'école des cadets, comme aujourd'hui, à l'école de tous les combats, et comme demain assurément, à l'école des bilans, je sais que j'ai fait le meilleur des choix : être un romancier pour me réinventer au gré de mes inspirations et vivre mille vies en une, bercée par cette langue d'adoption devenue le verger enchanté dont je suis l'ensemble des fruits.

RÉSUMÉ

Son père, les livres, les troubadours du souk, la petite bibliothèque de l'école-caserne, les premières fables écrites en arabe, avant le coup de foudre pour une autre langue, voix de ses silences enfouis… L'auteur lève le mystère d'un militaire parmi les écrivains, avec pour arme l'écriture dans sa langue d'adoption, une « terre promise ».